

Quel âge avait-elle ? Six ans... sept ans...  
La petite Gorgô était très curieuse de son corps. Comme tous les enfants, elle se plaisait à examiner son visage dans le miroir, s'adressant des mimiques, des grimaces, des rictus, collant sa face contre son image, ses lèvres contre ses lèvres, sa langue contre sa langue, avec un grand désir de pénétrer sa bouche, de goûter sa saveur, de ravalier son souffle et sa salive. Elle aimait aussi se masquer de sa propre chevelure qu'elle avait longue et noire et qui pouvait la voiler jusqu'à la poitrine. Entre les mèches serrées, appuyées sur la surface miroitante, ses sombres yeux ne lui renvoyaient pas le regard d'un enfant. Ils dardaient intensément, avec une expression d'animal dangereux et implacable. La petite Gorgô jouait d'abord à se faire peur et jouissait aussi de la peur

qu'elle imaginait répandre autour d'elle lorsqu'elle se mettait à regarder les autres en face. Mais le moment n'était pas encore venu. Elle n'était qu'une petite fille. On lui avait appris à baisser les yeux quand elle s'adressait à ses parents, et à tenir ses mains derrière son dos. Aussi n'était-ce que dans la solitude qu'elle pouvait se donner, et recevoir sans réserve, tout le plaisir et toute l'angoisse de sa propre face, dans le rite du dévisagement. C'était son jeu préféré. Il lui arrivait de lui consacrer beaucoup de temps, parfois jusqu'au milieu de la nuit, à la lumière de la pleine lune. Elle éprouvait une satisfaction toute particulière à se sentir seule éveillée et vouée à elle-même, tandis que tout dormait dans la maison. Alors, sa bouche ouverte pressée sur l'ouverture de sa bouche, dans la transparence du miroir, elle articulait sans un son, du fond de sa gorge, et comme pour se remplir de la certitude de l'enchantement : « Je suis Gorgô... Je m'appelle Gorgô... » Dans la lumière presque blanche de la lune, le visage de l'enfant avait

quelque chose d'irréel, façonné dans une matière plâtreuse, comme s'il venait à peine de s'extraire des entrailles de la Terre-Mère – laquelle était bien la véritable mère de la petite Gorgô, et non la plate bonne femme régnant, en toute trivialité, dans la mesquinerie du gynécée. Gorgô n'avait rien à voir avec ce bas monde. Elle était d'une autre espèce, de celle des éléments qui se cherchent, s'unissent, se fécondent – la Nuit, la Terre, le Feu, les Eaux qui courent et celles qui somnolent, celles qui suintent et celles qui ruissellent. Quand elle se contemplait, quand elle touchait son corps, quand elle se détachait des trépidations de la vie afin de se recueillir en elle-même, dans sa rêverie et dans la conscience de ses désirs, elle s'éprouvait, substantiellement, dans l'appartenance de tout son être à la vivante matière du monde et des origines. Elle tenait de la grotte et du volcan, de l'humus et des algues, du désert des dunes et des profondes eaux marines. Elle croyait aussi qu'elle portait une âme – et c'était le souffle d'un animal des lointains,

traversant sa poitrine et venant se perdre en buée sur les vitres : du bout de son doigt déjà plus savant que naïf, la fillette traçait les lettres de son nom, G. O. R. G. Ô. Elle avait mauvais caractère avec les gens. Elle leur faisait la nique. Elle leur tirait la langue. Elle avait envie d'être très méchante afin que s'élargisse tout autour d'elle le champ de sa solitude où personne ne l'empêcherait de régner. Quelquefois, elle s'adressait à la Nuit, la suppliant : « Mère, accorde-moi toute ton obscurité, et que je sois, pour le moins, toujours aussi noire que toi. » Alors, à travers le miroir, appuyant de toute sa force ses épaules contre ses épaules, elle écartait ses bras et puis les ramenait sur elle, cherchant à étreindre son image, à s'enlacer elle-même à elle-même. Elle n'y parvenait pas. Il lui semblait seulement que le miroir lui adressait un sourire d'ironie. Elle était furieuse et lui crachait dessus.

Ce ne fut pas dans la nuit, mais au beau milieu d'un jour d'été, en plein soleil, que Gorgô se laissa rapter par une curiosité plus exigeante, plus radicale. Elle avait senti venir cet avènement, il la pressait de loin, mais peu importe, soudain il fut là et les gestes n'eurent qu'à précipiter l'éclosion de ce fort instant – le plus fort, le plus émouvant, le plus fantastique aussi qu'elle eût jamais connu, aussi loin que sa mémoire la portât. Tout était préparé. Elle tenait à la main un petit miroir ovale, de ceux dont les femmes se servent pour rectifier leur coiffure ou parfaire leur maquillage, le temps d'un geste. Elle s'était avancée au cœur du jardin jusqu'à un massif de myrtes dont la puissante odeur l'étreignait jusqu'au fond du ventre. Pour ce qu'elle voulait faire, qui l'attendait et qu'elle attendait,

elle avait besoin de cette charge de senteur et, à travers elle, de se sentir dans la circulation de la vie et de l'attachement à la nature, en dehors des humains, loin de l'ordinaire et du quotidien. Elle s'assit donc dans une petite plage d'herbes folles. Elle remonta sa robe, qui n'était guère qu'une mince pelure d'étoffe rouge, jusqu'au-dessus des reins, puis elle ôta sa petite culotte blanche, qu'elle froissa vivement et déposa derrière son dos. Ensuite, elle écarta ses cuisses qu'elle avait alors toutes dodues d'enfance, et se mit en mesure d'observer le visage de son sexe. C'était la première fois. Il y a toujours une première fois, comme pour toutes les choses qui comptent. C'était la première fois. Jusqu'ici, elle n'avait eu qu'une vision extérieure, distante et globale de sa petite fente au bas de son ventre. Mais avec insistance, le désir lui était venu de regarder les choses de plus près. Elle avait besoin de savoir comment était composée et à quoi ressemblait, quand on lui laissait toute liberté d'être et de paraître, cette très intime partie de son